



Bifurcations biographiques et évolutions des rapports au travail

Claire Bidart, Maria Eugenia Longo

► To cite this version:

Claire Bidart, Maria Eugenia Longo. Bifurcations biographiques et évolutions des rapports au travail. XIVèmes Journées d'étude sur les données du longitudinales dans l'analyse du marché du travail, May 2007, Orléans, France. pp.40-52. halshs-00198763

HAL Id: halshs-00198763

<https://shs.hal.science/halshs-00198763>

Submitted on 17 Dec 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Claire Bidart
Centre National de la Recherche Scientifique
Laboratoire d'Economie et de Sociologie du
Travail
35 av. Jules Ferry, 13200 Aix en Provence,
France
E-mail : claire.bidart@univmed.fr

Maria Eugenia Longo
Consejo Nacional de Investigaciones Científicas y
Tecnológicas
Centro de Estudios e Investigaciones Laborales
Saavedra 15, 4° piso, C1083ACA,
Ciudad de Buenos Aires, Argentine
E-mail : meugenialongo@yahoo.com.ar

Bifurcations biographiques et évolutions des rapports au travail

Communication pour les XIVèmes Journées du Longitudinal
Orléans, 30 et 31 mai 2007

Le rapport au travail, qui définit la force de l'engagement mais aussi la représentation qu'on en a, est un élément crucial dans l'orientation de la trajectoire (Nicole-Drancourt, 1994). Sa construction débute dans l'enfance certes, il s'inscrit dans nos héritages et nos rapports familiaux. Mais il s'élabore également dans des contextes sociaux et culturels formant les "mondes" professionnels de référence (Dubar & Demazière, 1997).

Ceci étant, il n'est pas pour autant définitivement construit au moment du premier emploi. Il se forge, évolue, se modifie parfois fortement pour peu que des expériences personnelles, des transformations dans nos entourages ou plus largement des mouvements sociétaux nous amènent à réviser nos apprentissages, nos certitudes, nos dispositions. Les parcours et les expériences vécues contribuent à confirmer, relativiser ou modifier l'importance et le sens qu'on donne au travail.

Veut-on travailler, et pourquoi ? Quelles sont les dimensions du travail qui font sens, qui font moteur aussi, qui nous conduisent vers le monde du travail ? Quels changements peuvent les infléchir ?

A partir d'une enquête longitudinale qualitative qui "regarde grandir" une cohorte de jeunes¹, nous nous proposons d'aborder ici la question de l'évolution du rapport au travail, en particulier lors de bifurcations biographiques.

Le rapport au travail est en effet ré-interrogé en particulier au moment des changements de voie, des modifications de la trajectoire. Là en effet sont formulés des choix, sont soupesés les avantages et les inconvénients de plusieurs possibilités, sont révélées les priorités et sont évalués les critères les plus importants pour soi. Les bifurcations biographiques, qui ne signifient pas toujours qu'il y ait drame, fragilité ou insécurité mais peuvent à l'inverse ouvrir des issues très positives, montrent leur pouvoir heuristique : là sont mis au jour bien des enjeux sociaux, bien des éléments qui président à la construction des trajectoires que l'on observe *in fine*, et bien des "ingrédients" de l'action (Bidart 2006). Si nous focalisons l'attention ici sur le domaine professionnel, les autres sphères de la vie sont grandement impliquées, nous le verrons, dans ces parcours.

Par exemple lorsque Alban quitte la vente de photocopieurs pour reprendre des études de dentiste, lorsque Fabienne quitte un emploi de vendeuse pour un emploi-jeune dans la police, lorsque Julien après ses études de lettres devient animateur puis vendeur de voitures... ils nous détaillent leurs décisions, les événements et les critères pertinents pour eux et nous pouvons, par des questions précises, explorer les divers ingrédients de leur rapport au travail dans ces diverses étapes.

Sans nous limiter forcément aux jeunes qui ont radicalement bifurqué mais en privilégiant ceux qui ont en tout cas connu plusieurs postes et hésité à un moment ou à un autre, nous mettons ici en lumière différentes modalités du rapport au travail à différents moments de leur vie, en cherchant à identifier les formes et les raisons des évolutions.

Trois composantes du rapport au travail sont distinguées (Longo, 2006a et b):

¹ Voir en annexe la présentation de l'enquête

- La place du travail dans la vie: quelle importance lui donne-t-on? Considère-t-on qu'il est primordial ou secondaire, quelles sont les priorités?
- L'image du monde du travail: que sait-on de ses réalités, comment envisage-t-on de s'y intégrer?
- Les dimensions du travail: que met-on dans l'idée du travail? Travaille-t-on pour l'argent, pour la réalisation d'une "œuvre", pour une activité, pour soi, pour le prestige, etc.? Quels sont les critères d'évaluation d'un "bon" emploi?

Ces composantes sont distinguées nettement ici pour le bénéfice de l'analyse, mais il est clair qu'elles peuvent être combinées. Par ailleurs, certaines bifurcations n'entraînent pas de mutations importantes dans les rapports au travail, quelle qu'en soit la composante, mais nous ne les traiterons pas ici.

A partir d'exemples de parcours et de paroles sur le travail, nous nous appliquons ici à identifier quelques processus dynamiques récurrents, pour tenter d'approfondir la connaissance de la construction et de l'évolution du rapport au travail.

Nous traitons tout d'abord d'évolutions apparaissant dans chacune des trois composantes du rapport au travail prises isolément, puis nous montrons quelques articulations et successions plus complexes apparaissant dans certains parcours, qui permettent de voir comment peuvent s'imbriquer les séquences.

Des évolutions dans la place accordée au travail:

Certains changements affectent principalement l'importance que l'on donne au travail. Cela ne veut pas dire que les autres composantes ne sont pas affectées du tout, mais qu'elles le sont de façon beaucoup moins nette et se montrent bien plus stables. On peut travailler toujours principalement pour la dimension du salaire par exemple, conserver la même vision du monde du travail, et modifier seulement ses priorités personnelles et la place que l'on accorde au travail. Parfois l'on estime que celui-ci, d'une étape à l'autre, doit prendre moins de temps et d'énergie, parfois à l'inverse on s'y engage de plus en plus.

C'est le cas pour Etienne, qui dans les vagues 1 et 2 du panel concevait son travail de façon très pratique et utilitaire : à ce moment là, pour lui travailler c'est avant tout avoir un poste et gagner de l'argent. Il est alors en CDI dans une entreprise d'ascenseurs et de fermetures automatiques.

Vague 1 : (question : Ton métier correspond à ce que tu avais envie de faire ?) Non, mais ça me convient, faut pas être difficile en ce moment. C'est très bien, je gagne ma vie. "

Vague 2: (D'après toi, qu'est-ce qu'il faut pour se sentir bien dans la société?) Il faut du travail, je pense. (C'est ce qui prime?) Disons que c'est l'argent, en fait. Le travail apporte l'argent donc apporte... On dit que l'argent n'apporte pas le bonheur, enfin il y contribue beaucoup.

(Est-ce que tu pourrais t'imaginer vivre un jour sans travailler?) Oui, tout à fait. Si demain je suis licencié, pour une raison ou pour une autre, il y a toujours le biais du chômage. Donc je gagnerais un petit peu et, en attendant de trouver un autre emploi, ça ne me dérangerait pas.

(Qu'est-ce qui est le plus important pour toi dans le travail?) Le salaire. De toute façon, on ne travaille que pour ça. On ne travaille que pour la fin du mois.

Etienne, ensuite, est licencié, après un accident de travail et un conflit avec son patron. Mais plutôt que se reposer sur le chômage avant de retrouver un autre emploi comme il l'envisageait, il décide alors de s'installer à son compte, comme artisan en portes automatiques.

Vague 3: Toute la famille est fière de moi... Même demain, si j'arrête, je me dirai que je l'ai fait. Je l'ai fait, on a réussi. Après, pour X raisons, on peut échouer, mais on a réussi, on l'a fait.

(Est-ce que tu pourrais t'imaginer vivre sans travailler?) Non parce que, même en vacances, je vais faire mes voitures. Je ne sais pas, j'ai toujours été comme ça. Je ne pourrais pas me passer de travailler

(Pour toi, ça représente quoi le travail?) C'est un plaisir. (...) Et puis j'adore ce que je fais.

(Dans le travail pour toi, qu'est-ce qui est le plus important?) D'être bien, se sentir bien

(Finalement, qu'est-ce que ton travail t'a apporté dans ta vie?) Le bien-être, la satisfaction.

Bien des dimensions supplémentaires sont apparues dans son rapport au travail après son installation comme artisan. Même si l'argent reste une dimension fondamentale, les notions de statut social, de réalisation personnelle et de plaisir s'y sont ajoutées, et confèrent aujourd'hui au travail une place bien plus grande dans la vie d'Etienne.

Pour d'autres à l'inverse le travail perd en importance, au fil du temps. C'est le cas en particulier pour des jeunes qui s'y investissaient considérablement et avec passion lors de leurs premiers emplois, et qui par lassitude, désenchantement ou relativisation de la place du travail au regard d'autres enjeux, opèrent une sorte de retrait et y mettent moins d'énergie. C'est le cas, typiquement, de jeunes investis dans l'animation et l'éducation spécialisée.

Fleur avait ainsi le projet de devenir éducatrice spécialisée. Elle a très rapidement fait des stages et des petits boulots d'été dans ce domaine, y joignant également ses loisirs dans des activités comme le théâtre, l'écriture, etc. On voyait s'affirmer chez elle le désir d'accomplir ensemble une passion et un métier, dans la réalisation d'une "vocation", dans laquelle elle se reconnaissait :

V1: "Je m'intéresse plus aux gens qui vont vers une vocation", disait-elle ainsi de ses relations ; "Si par exemple, le fait que l'éducation soit importante pour moi n'est pas reconnu, je vois pas l'intérêt de rester avec ces personnes là, parce qu'ils n'ont rien compris à ma personne".

Au moment de la vague 2 elle passe le concours de l'IRTS et se montre toujours enthousiaste:

V2: "Moi, je me vois de toute façon être toujours dans le social.(...) Mon projet serait de monter une structure à moi. Un truc qui permette à la personne de pouvoir développer sa personne, sa personnalité, et qu'il trouve son moyen de le faire."

En vague 3 Fleur est toujours étudiante à l'IRTS, en exerçant en parallèle un CDD d'éducatrice spécialisée dans un service d'éducation en milieu ouvert, après divers emplois et stages dans ce domaine. Elle est donc inscrite dans un processus de professionnalisation très engagé.

Pourtant, dans ses mots la passion transparaît moins, du moins le travail qui s'y est attaché paraît-il moins intensément investi :

V3: "Il y a eu un moment où c'était ma passion, ma vie, ou je m'imaginais que ma profession serait tout. Après, j'ai eu un petit moment où j'étais là : "Non, non, pas du tout." Des moments un peu de ras-le-bol, de doute. Et maintenant, je suis nuancée. C'est-à-dire que je ne me sacrifierai pas pour mon travail parce que je veux vivre des choses aussi pour moi et pas que pour les autres en fait. Mais c'est peut-être le fait d'avoir rencontré Stéphane aussi, je pense qu'il y a de ça, je ne me sacrifierai pas non plus ma vie personnelle pour mon travail. Après, quand je vais à mon travail, je suis contente, des fois je suis inquiète, j'y vais, j'y mets mes tripes mais, après, je ne ferais pas 60 heures la semaine.(...) Tu te rends compte qu'il y a des gens qui sont bousillés parce qu'ils ont trop donné."

On voit s'émousser l'intensité de la passion pour son travail, dans le même temps où Fleur s'installe dans une vie de couple avec Stéphane, déplaçant ainsi ses investissements. S'exprime également une certaine méfiance à l'égard des excès d'engagement dans le travail au détriment de son équilibre personnel.

En vague 4, le travail est pour elle avant tout une obligation, et même si elle y trouve toujours une satisfaction personnelle elle envisage de prendre davantage du temps pour elle.

V4: "Travailler, c'est se lever le matin. Travailler, si on prend le premier côté, c'est assez contraignant, on n'a pas le choix, c'est matériel aussi, parce que c'est ce qui nous permet de vivre. Et puis après, ça dépend. Moi, j'ai la chance, je fais un travail que j'aime. Je m'y retrouve, je peux m'y épanouir. Enfin, ça dépend des jours. Parce que des fois, je me dis que j'ai envie de faire autre chose."

Dans la même branche, il semble que Samuel suive un peu le même mouvement. Lui aussi trouve parfois aujourd'hui que ce métier d'éducateur spécialisé est "usant psychologiquement", et que lui-même a changé dans sa façon de voir son travail, depuis qu'il a commencé : "J'ai cassé un peu toute l'utopie que j'avais sur les possibilités qu'on avait à agir sur l'autre, avec l'autre. Je me rends compte que c'est très très difficile pour des jeunes qui sont énormément cassés par la vie. Donc il faut savoir se contenter de peu, des fois."

Tous deux semblent victimes, déjà, d'une sorte d'usure et de désenchantement, et entament une sorte de repli. Il n'est pas forcément étonnant que l'exercice d'une profession "fatigue", il l'est plus que cela se produise aussi rapidement.

La place accordée au travail peut également se réduire lorsque l'on devient parent: avoir des enfants, c'est parfois choisir de travailler moins à partir de ce moment là.

Ainsi Sidonie, qui travaille dans une agence de voyages en vague 3 s'investit-elle à fond dans son nouvel emploi et développe-t-elle de grands projets. Il faut que ça aille vite...

V3: "Je travaille 45, 50 heures par semaine. Alors qu'à la L. j'étais aux 35 heures, donc forcément ça fait quinze heures par semaine en plus. Et j'ai beaucoup plus de stress. (Pourquoi ?) Les responsabilités. Si je n'ai pas d'avion, si je n'ai pas de vol, le voyage ne part pas et ce n'est pas facile. Enfin tout est entre mes mains. Donc c'est beaucoup, beaucoup, beaucoup de stress.

Moi j'aime bien apprendre de nouvelles choses donc là, j'ai fait le toujours donc dès que je peux, je pars.(...) Peut-être que ça changera avec l'âge, mais pour l'instant j'ai envie d'apprendre des choses nouvelles. Et ça n'évolue pas assez vite.

Pour moi c'est très important de travailler parce que ma vie tourne un peu autour de mon travail. Ça me permet de m'épanouir, de créer des contacts, je ne sais pas, de me construire. C'est ce qui m'a fait évoluer, c'est ce qui me fait vivre. Donc oui, c'est vraiment important."

Elle projette de partir monter une agence au Qatar...

En vague 4, Sidonie reste au chômage après la fin de son congé de maternité, et son discours a bien changé :

V4: (Comment tu vois ta vie de travail ?) Maintenant ? Ben... plus pareil qu'avant! Je n'ai pas retravaillé depuis que j'ai Édouard, donc je ne sais pas comment je vais réagir. Pour l'instant, je pense que je serais moins disponible pour faire des heures supplémentaires non-payées comme je faisais avant, parce que j'aurai envie de rentrer à la maison pour voir Édouard. Et puis voilà, je pense que c'est surtout ça. Parce qu'avant je ne comptais pas mes heures et je m'en foutais parce que j'aimais ça. Là, maintenant, même si j'aime ça, ça ne sera plus pareil.

Là je cherche vraiment sans chercher. Je regarde pour me tenir au courant mais voilà... Je ne suis pas trop pressée..."

Notons que des garçons connaissent également ce processus après être devenus pères... et que la plupart des jeunes mères conservent un rapport au travail très fort et continuent d'octroyer une place très importante au travail.

Nous voyons apparaître dans ces exemples deux types de processus:

- Parfois le goût du travail s'éveille à l'usage, lorsque l'exercice de la responsabilité, la réussite et le sentiment d'une progression confèrent un intérêt au travail, intérêt que l'on n'y voyait pas au départ lorsqu'il s'agissait surtout de gagner sa vie, de trouver "une place" ou de s'autonomiser à l'égard de ses parents.

- Parfois l'usage au contraire émousse l'intérêt qui était très fort au départ mais qu'une certaine usure, peut-être par excès d'investissement personnel justement, est venue très rapidement relativiser. Les horaires excessifs et l'intrication des temps professionnels, personnels et relationnels sont souvent dénoncés comme facteurs d'épuisement. L'alerte est sonnée, il faut alors se replier et définir des limites à l'engagement, re-valoriser le repos, les loisirs... Parfois, mais pas toujours, l'irruption d'une dimension nouvelle (l'amour, la vie de couple, un enfant) vient s'ajouter à cet argumentaire. Il reste que les limites temporelles ne sont pas seules en cause (même si elles sont plus faciles à exprimer), le redéploiement des investissements dans leur qualité semble plus déterminant. On "préfère" s'occuper de soi ou d'un enfant que s'épuiser dans un travail "pour les autres".

Des évolutions dans les représentations du monde du travail

Parfois les changements résident plutôt dans l'appréciation que l'on porte sur le monde du travail et dans la façon dont on pense l'aborder.

Rose, jeune titulaire d'un bac professionnel qui se trouvait en stage d'insertion en vague 1, a ainsi modifié peu à peu son appréhension du monde professionnel.

Au départ, alors qu'elle occupe des postes de secrétariat dans divers commerces, elle est très pessimiste et n'imagine pas trouver un travail durable, malgré sa passion pour la comptabilité. Elle montre pourtant très vite une grande compétence pour se repérer dans les institutions de recherche d'emploi, elle a appris très vite, s'est renseignée et a une image extrêmement précise du monde de l'entreprise.

En vague 2 elle exprime toujours une vision assez sombre du monde du travail, qui intègre maintenant en outre une plus grande attention aux rapports professionnels - elle compare par exemple les conditions d'emploi - car elle a connu des situations de travail difficiles. Son rapport au travail et le plaisir qu'elle y trouve restent pourtant très forts tout au long de son parcours, c'est vraiment sa priorité. Il faut dire qu'elle vient d'une famille difficile et s'accroche de toutes ses forces pour échapper à son milieu d'origine.

V2: "Si j'avais pas de travail je me sentirais très très mal, mais là je suis très contente (...) Maintenant, ce sera obligatoirement avoir fait trois ou quatre postes, on peut pas se dire je ferai qu'un seul travail, c'est pas possible, parce qu'il arrive toujours quelque chose : l'entreprise va couler, l'employeur, le gérant change, il veut pas votre tête, hop ! ou plein de choses qui peuvent arriver, vous avez un problème familial, vous pouvez éjecter du jour au lendemain ou finir le contrat ou plein de choses, ce qui fait que tout le monde est sûr qu'il est obligé de changer de travail au moins trois quatre fois."

Plus tard, Rose est partie à Paris sur les conseils d'une cousine pour un emploi de caissière et a postulé ensuite pour travailler dans un centre communal d'action sociale en banlieue. En vague 3 elle est bien plus sûre d'elle après avoir réalisé qu'elle a trouvé du travail facilement, puis qu'elle a réussi à entrer dans une administration:

V3: "Moi je n'ai pas envie de faire un travail, toute ma vie le même, si c'est pour ne pas être bien dans ma peau, ce n'est pas la peine. Si j'y vais à contrecœur, ce n'est pas la peine (...) Je ne suis pas inquiète parce qu'ici il y a plein de travail. En plus, j'ai eu plein de propositions dans cette période-là. Tous les jours, j'avais des coups de fil, donc j'ai cherché autre chose."

Elle se permet d'être plus difficile, l'inquiétude s'apaise, Rose adore toujours travailler et utilise des termes très affectifs.

En vague 4, Rose a été titularisée. Son rapport au travail est toujours très fort, tout au long de son parcours elle conserve les mêmes dimensions primordiales dans le travail, elle aime son métier mais commence à dénoncer quelques injustices dans l'organisation.

V4: "Moi c'est ça qui me plaît. C'est de se sentir utile, de donner le maximum de soi, de se donner à fond dans ce qu'on fait, c'est ça qui me fait plaisir. Et puis j'aime bien l'organisation, organiser le nouveau travail, tout ce qui est informatique, tous ces trucs-là, j'adore."

Au début ça s'est très bien passé, franchement, c'était top. Après, ils nous ont mis encore plein de boulot en plus, chaque année de plus en plus, donc on fait tous des heures supplémentaires, sauf une... C'est ça qui m'a déplu, qui me déplaît dans le travail, c'est qu'il y a certaines personnes qui ne travaillent pas comme d'autres, qui passent leurs journées au téléphone, qui regardent la lune... Donc je me dis, dans un sens, pourquoi s'embêter à faire le travail des autres et ça me décourage à travailler plus. Même pas un petit merci, rien, rien du tout. Donc après, ça décourage de se donner à fond dans le travail parce qu'on fait notre job plus le job des autres et on n'a rien en compensation. Là, en ce moment, je suis un peu découragée par rapport à ça. Donc je voulais changer de poste. (...) Je ne sais pas, je leur laisse encore 15 jours, si je n'ai rien dans 15 jours eh bien je cherche ailleurs, dans un autre service, sans problème."

Est-ce le début d'une étape de désenchantement? Nous penserions plutôt qu'il s'agit ici d'une meilleure connaissance du monde du travail et des atouts dont elle dispose dans ce contexte, qui lui permet d'être plus difficile, plus critique, de mieux se placer et de valoriser ses compétences. En effet, sa volonté et son goût du travail restent toujours aussi forts et positifs. La courageuse ascension sociale de Rose, au détriment de tous les autres investissements, constitue toujours son moteur principal. L'expérience du travail et la réussite professionnelle la rassurent et lui montrent un monde du travail plus positif. Ses ressources se sont constituées, mais surtout elle en a pris conscience et peut alors se

permettre de remettre en cause elle-même la stabilité qu'elle pensait inaccessible à l'origine, pour elle mais aussi dans le monde du travail en général.

Dans un mouvement comparable, Jérémie, qui en vague 2 s'estimait condamné aux boîtes d'intérim malgré ses efforts, est devenu ensuite employé à la SNCF, il est "passé de l'autre côté de la barrière" et critique en vagues 3 et 4 très violemment les chômeurs qui représentent "une honte pour la société" car "celui qui veut travailler il peut". Sa position professionnelle s'étant améliorée, le monde du travail a changé d'image pour lui, est passé d'un monde perçu comme injuste et difficile à un monde où chacun obtient ce qu'il mérite, lui-même se trouvant maintenant du bon côté ... et ses valeurs largement revisitées.

Il arrive qu'à l'inverse avec le temps et l'expérience le monde du travail apparaisse comme plus dur qu'avant, dévalorisé et dévalorisant, sans perspectives accessibles.

C'est le cas pour Serge, ouvrier dans une tôlerie, qui au début est content de travailler, de gagner simplement de l'argent...

V2: "Mon père m'a toujours habitué à travailler... S'il voit que je deviens père tranquille à toucher le chômage je crois pas que mon nez reste droit longtemps. Il supporte pas les fainéants. Puis de toute façon j'en suis pas un et puis je veux pas... J'ai eu de la chance de pas avoir besoin de chercher. Tout m'est toujours tombé sous les pattes.

(Ce qui est important dans le travail?) Déjà gagner de l'argent pour pouvoir s'amuser, pour pouvoir vivre. C'est... être bien dans son travail, aimer ce que tu fais. Moi ça me plaît ce que je fais pour l'instant, j'aime bien parce c'est jamais la même chose. Je fais toujours des choses assez différentes et souvent il y a des nouveaux produits qui arrivent donc des nouvelles façons de faire et des nouvelles possibilités de grandir dans l'entreprise. Dans un travail c'est important d'être polyvalent.

Donc c'est vrai que j'ai toujours eu l'habitude de travailler, pendant le mois où j'ai pas travaillé, j'étais pas bien dans ma tête parce que t'as pas d'argent, t'as rien à faire... Je peux pas rester inactif."

Toujours dans le même emploi, Serge trouve de plus en plus qu'il stagne, que le monde de l'entreprise s'avère décevant... Comme Rose il commence à affiner sa vision, mais en ce qui le concerne l'amertume va bien plus loin...

V3: "Vivre sans travailler, ça ne me dérangerait pas. Moi j'ai envie d'arrêter pour pouvoir faire une formation pour pouvoir évoluer plus dans la société, pour gagner plus d'argent, pour me sentir mieux, pour trouver au moins un travail que j'aime. C'est vrai que c'est important de trouver un travail que j'aime, où je réfléchis. Parce que le travail que je fais ne me permet pas de... Je ne suis pas reconnu, en fait. On ne va pas me dire : "C'est bien, tu bosses bien."

Moi ça m'arrive de plus en plus souvent maintenant d'y aller à reculons, parce que je ne m'épanouis plus là où je suis. En fait quand j'apprenais, quand j'avais des pièces que je ne pouvais pas faire, parce qu'ils pensaient que je n'étais pas capable, et que maintenant je les fais, sans me vanter, des fois aussi bien que les gens qui les font depuis vingt ans, eh bien, j'ai l'impression vraiment d'être arrivé à un sommet.

C'est parce que les machines sont trop performantes. On appuie sur deux boutons, la pièce elle est faite. Il n'y a plus de réflexion, il n'y a plus de petit bidouillage comme il y avait avant, il n'y a plus de trucs comme ça. Je suis capable de faire n'importe quelle pièce sans problème. Donc je sature...

J'aime bien me casser la tête, j'aime bien réfléchir. On a des machines maintenant qui nous simplifient trop la vie. Les choses que je fais, ça se répète un peu trop. C'est un peu trop rengaine...

Parce que moi je me suis laissé cinq ans pour évoluer dans l'entreprise et là ça va bientôt faire cinq ans et je n'évolue pas."

La déception qu'exprime Serge tient sans doute à un effet de lassitude, d'accumulation du temps passé au même poste, mais peut-être également à des changements concrets dans la tâche qui, d'après lui, ne lui permet plus de "réfléchir", d'évoluer et d'acquérir la reconnaissance dont il a besoin. Dans ce monde d'automates il ne parvient plus à valoriser son travail.

En vague 4 sa souffrance s'accroît, mais la peur d'un monde du travail trop aléatoire semble avoir disqualifié ses ressources et il n'ose plus démissionner

V4: "Je voudrais bien qu'ils me licencient pour pouvoir retrouver quelque chose en ayant un peu de temps, pour faire une formation, je ne sais pas... Je me suis déjà renseigné mais ce n'est pas évident de sauter le pas.

Avant, j'étais content d'y aller. Mais là, non. J'y vais à contre-cœur et le matin, quand je me lève, je me mets un coup de pied au derrière pour me lever... (Qu'est-ce qui te fait peur dans le fait d'arrêter?) Ben, de ne rien retrouver. Enfin, je suis sûr de retrouver mais en même temps j'ai peur d'arrêter parce que je ne suis pas certain de retrouver. Ce n'est pas facile à expliquer, disons que j'ai une philosophie de la vie et de la façon de travailler différente de ce qui se passe vraiment et ça me travaille parce que je voudrais faire changer les choses mais je n'y arriverai pas. Les mentalités sont pourries au niveau du travail, surtout dans le mien. Un peu de reconnaissance, c'est un minimum. Mais, dans l'entreprise, ils ne connaissent pas."

Ce sentiment de décalage entre sa "philosophie personnelle" du travail et le monde de l'entreprise qu'il a expérimenté alimente son malaise et son blocage. Il est passé du rejet des "fainéants" hérité de son père au désir d'arrêter de travailler pour se former, puis au souhait de se faire licencier sans beaucoup de perspectives derrière...

Dans les exemples présentés là, le point commun est celui de l'acuité grandissante du regard sur le monde du travail, qui évolue avec l'expérience. Dans tous ces cas la place du travail reste centrale mais le désenchantement s'exerce néanmoins, à des degrés divers. Pour Rose et pour Jérémie les ressources se sont révélées plus porteuses que prévu et le monde du travail a gagné en pouvoir de qualification malgré un infléchissement sur sa dimension de justice, alors que pour Serge l'évolution va dans le sens d'une déqualification de la tâche et d'une insatisfaction croissante.

Des évolutions dans les dimensions du travail et dans les critères d'appréciation des emplois:

Pour quoi travaille-t-on? - Pour le salaire, pour l'autonomie, pour savoir quoi faire de ses journées, pour se réaliser, pour avoir une reconnaissance sociale... nous répond-on par exemple. Dans les cas qui suivent, le travail maintient sa place et son image sociale mais il change de sens et de finalité. Les attentes et les critères se modifient d'une étape à l'autre.

On voit certains jeunes travailler ainsi à leurs débuts avant tout pour l'argent, puis de plus en plus pour la passion; d'autres à l'inverse privilégient d'abord la passion, puis valorisent ensuite la sécurité ou le confort. D'autres types de "glissements" sont possibles, que nous ne pouvons tous développer ici.

Dans le cas de Julien, diverses options se sont succédées. En vague 1, il voulait être professeur de lettres, travailler dans les quartiers difficiles pour aider les élèves et être utile. Il aime surtout alors l'objet du travail, à savoir les livres, la langue. L'été il travaille par ailleurs dans le garage son beau-père.

En vague 2, Julien est surveillant d'internat et animateur l'été, prend goût à la pédagogie, s'investit dans ces emplois. En plus du revenu, il y découvre le rôle social de l'activité, qu'il goûte aussi dans les associations de théâtre et d'aide aux prisonniers dans lesquelles il s'investit. Il y valorise le fait de découvrir à chaque fois de nouveaux mondes.

V2: "Donc j'ai commencé à travailler à 20 ans en tant que pion et ça a été le premier pas, un premier moment important, le contact avec le monde du travail. C'est en fait l'accès à un travail qui devient une activité... Qui en plus voulait dire beaucoup parce que mon père ne pouvant pas euh... c'était ça qui m'avait poussé à travailler. Donc ça a été un premier pas vers l'indépendance. Et puis aussi l'été quand j'ai commencé à travailler, comme animateur. Donc là c'est : découverte d'autre chose, un monde du travail différent... Et puis avec Génèpi j'ai découvert le monde des prisons, ça m'a ouvert un autre horizon. En fin de compte tout ce qui a été choix où j'ai découvert autre chose, ça a été important."

(Pour toi qu'est-ce qui est le plus important dans le travail ?) C'est le fait d'avoir des compétences... sa satisfaction personnelle, de faire quelque chose d'utile. Mais ce qui est important en fait c'est ça, c'est se sentir utile. Si on veut être heureux, c'est se sentir utile."

Julien à cette époque hésite entre les métiers de professeur de lettres ou de commercial dans l'automobile: il aime les voitures, le bricolage dans l'atelier de son beau-père lui a plu. Il hésite aussi entre le travail-passion et le travail "alimentaire", compensé par un investissement important dans des loisirs.

En vague 3, Julien a choisi le commercial, est entré dans une école de vente d'une marque d'automobiles. Là, le pas est franchi, il travaille vraiment... et tout est allé très vite:

V3: " J'ai hésité longtemps, parce qu'il y avait un confort dans la situation que j'avais. Mais je me suis dit qu'il y avait aussi quelque chose de concret dans le fait de rentrer dans une école de vente. Et là, je suis vraiment entré dans un système...

Je me suis accroché, j'ai mis le nez dans le guidon... Je me suis enfermé dans le travail. J'ai fait une croix sur ma vie personnelle et pour moi c'est très important. Mais là, je sais que j'ai fait une croix, parce que je voudrais être chef des ventes, parce que je voudrais monter assez rapidement...

C'est vrai que le travail, c'est une place dans la société. A partir du moment où vous travaillez, vous êtes reconnu. C'est gagner sa vie, ça permet de pouvoir réaliser pas mal de ses objectifs matériels. C'est se réaliser aussi, parce que dans des métiers où on se réalise, on se découvre, on s'épanouit, on grandit.

(Qu'est-ce qui est le plus important dans le travail pour toi?) Dans le boulot que je fais, j'ai quand même une liberté d'agir. La sécurité, c'est très important. Et la carrière aussi, puisque c'est ce que j'ai visé au départ. Le salaire, ça n'est pas prioritaire, ça l'était vraiment au début, mais notre métier fait qu'on doit faire attention à notre salaire."

L'efficacité de l'école de vente et du "système" montre sa force: Julien est devenu un vendeur, il a accepté les défis, a intériorisé les objectifs. Il a été très vite responsabilisé et son engagement a été construit là, dans ce contexte, dans une dynamique presque brutale... qui se fait au prix d'un énorme stress et de certains renoncements. Sa conception du travail mobilise des dimensions très différentes de celles de la vague 2: finie la volonté d'être utile aux autres, les boulots de quatre sous acceptés pour faire plaisir à un ami ou découvrir un nouveau milieu... Le travail, c'est se réaliser, acquérir un statut, devenir chef, gagner sa vie, avoir des objectifs matériels... Il a aussi changé de monde: il souffre de l'image très négative du vendeur dans la société, et il a perdu des amis. Même son salaire et sa belle voiture lui font parfois honte, il évoque une petite nostalgie du monde des lettres, du théâtre...

En vague 4 le stress monte encore, Julien est devenu directeur des ventes. Il se pose encore des nouveaux défis de carrière, on le sent pris dans un engrenage d'objectifs professionnels, son équilibre ne peut plus s'en passer même s'il parle de sacrifice et trouve son travail "moralement usant", d'autant que son salaire, dont il parle davantage maintenant, a baissé. La rencontre amoureuse et les enfants n'ont pas réussi apparemment à lui faire relativiser la place du travail. On dénote une fragilité grandissante. Jusqu'à quand tiendra-t-il?

Dans son cas, le goût et l'investissement dans le travail ont été forgés par le "système" de vente. Le sens du travail est passé de la douce satisfaction à se rendre utile à la poursuite forcenée d'objectifs de carrière et de réussite.

Dans d'autres exemples, on va plutôt de la passion vers la sécurité d'un poste tranquille...

C'est le cas de Victor, qui après des études de langues est entré dans une école de commerce pour avoir un diplôme valorisé, poussé par ses parents commerçants. Il cherche surtout à faire un métier qui lui plaît, même s'il ne sait pas très bien encore lequel. Le commerce, la communication l'intéressent. S'il travaille pendant ses études, il faut que ça ne soit "pas trop dur".

En vague 2 il est encore à l'école, ne se sent pas assez décidé pour le travail, tout en désirant "boucler cette période des études" pour entrer dans une "vie plus intense". Pour lui il est important d'avoir de l'argent

V2: (Que faut-il d'après toi pour être bien dans la société?) Pour me sentir bien, il me faut un minimum d'argent pour outrepasser certains problèmes de fin de mois. Compter à dix francs près, j'ai connu ça étant gamin, je connais ça dans la famille de Sabrina, c'est des choses pas du tout agréables. J'aimerais bien dépasser...

L'idéal, pour moi, ce serait de réussir dans une entreprise, de la diriger éventuellement et d'être rentier, juste m'occuper de mes parts...

(Qu'est-ce qui est le plus important dans le travail?) Déjà se sentir bien dans son travail, avoir réellement choisi de faire ça et outrepasser le problème de l'argent, parce que l'argent doit être présent."

En vague 3 Victor a été commercial dans une entreprise de cosmétiques, puis dans une autre, plus prestigieuse. Il cherche maintenant un autre emploi. Il est content d'être entré dans la vie active. Il recherche la reconnaissance, mais surtout le salaire, et puis le défi, la valorisation, la belle carrière. Son discours se fait plus professionnel:

V3: "Travailler, c'est déjà un moyen de gagner de l'argent. Je cherche également la reconnaissance. C'est un moyen de mettre en avant ses compétences techniques ou généralistes. Il y a également cette notion de management, j'envisage quand même le management. Je vise plus les promotions par changement d'entreprise que les promotions internes, pour le moment.

Là, maintenant, c'est un peu plus technique, je cherche dans des structures assez grosses, ce n'est évidemment les diplômes, pas forcément. C'est un choix. Je suis obligé de prendre un poste équivalent bac plus cinq, ne serait-ce que pour ma fierté."

En vague 4 Victor est devenu contrôleur de gestion dans une Caisse d'Allocations familiales... Après avoir eu du mal à trouver un emploi dans sa région, il a brusquement décidé d'abandonner les "boîtes de killers" et le commerce pour entrer dans l'administration. Il valorise maintenant le social, le côté humain de son travail, et la tranquillité des horaires. Il est donc, lui, sorti très vite du "système" commercial.

"Ah, soulagement énorme! Oui, oui! Et puis de quitter aussi... Ben, j'avais bossé chez O., chez T., quitter des boîtes, enfin, quitter le commerce, en fait. J'en pouvais plus, ces boîtes de killers, là... et puis la pression de tous les jours. Et puis je sais pas si je suis un fainéant, je fais pas plus que mes heures en tous les cas, j'ai un boulot qui me plaît, et je me dis qu'en 39 heures, tu peux très bien faire ton boulot, et puis surtout le confort de vie à côté, pouvoir faire du sport, pouvoir jouer aux échecs avec Simon, enfin, des choses que je voulais faire depuis longtemps, quoi: prendre du temps pour moi. C'est sur Caen, ça me laisse du temps, et puis bon le boulot est super, quoi. Je vais voir les populations défavorisées pour leur apprendre à gérer leur budget. Enfin, ça a une dimension beaucoup plus humaine. Parce que O. ou T..., sans compter qu'ils polluent... J'ai quand même réfléchi, parce que c'est quand même des évolutions de carrières avec des opportunités plus restreintes, quoi. Mais non, j'ai vite fait le choix."

Il valorise le social, le côté humain et éthique de son travail. Depuis son ancien désir d'être rentier, les valeurs se sont vraiment retournées pour lui...

Dans ces évolutions, la vie professionnelle n'est pas le seul moteur. Parfois la vie de couple vient modifier les investissements, les critères d'appréciation du travail et les dimensions privilégiée. Ainsi pour Nicolas, très mobile professionnellement et géographiquement, les qualités du travail sont tout d'abord orientées par son contenu: le droit, ou les affaires diplomatiques le tentent, alors qu'il exerce des petits emplois divers en attendant. Il rencontre Véronica, et pour elle part en Espagne, puis en Italie. Il laisse tomber ses ambitions pour se contenter d'emplois qui lui plaisent, certes, mais surtout pour leur côté pratique et la capacité à s'adapter au parcours de... Véronica:

V4: "Ne pas travailler dans le sens de ne pas avoir de salaire, oui, je pourrais le faire. Faire une mission humanitaire... Peut-être dans deux ans, quand Véronica aura fini sa thèse, partir ensemble, faire mission humanitaire quelque part dans le monde. Si on peut faire quelque chose, ça dépend de ses compétences, enfin de nos compétences..."

Nicolas n'est ni plus ni moins investi dans le travail, simplement les critères et la finalité ne sont plus les mêmes...

Séquences typiques et articulations

On peut voir certaines des séquences et des processus repérés ici, comme des éléments récurrents susceptibles ensuite de s'emboîter, de se succéder et de se combiner pour construire les trajectoires et leurs cheminements (Coninck (de) & Godard 1990).

L'image serait alors celle de briques de "Lego", à savoir différents éléments reconnaissables et relativement stabilisés, dont l'agencement peut ensuite varier en fonction des temporalités et des trajectoires. La différence avec le Lego, c'est que ces briques là sont dynamiques, qu'elles comportent une dimension d'évolution dans le temps. Nous préférons pour cela les appeler des "séquences".

Il y aurait par exemple une séquence assez récurrente que l'on pourrait appeler "le premier emploi pour l'autonomie", ou pour la place, souvent pris rapidement pour se rassurer et prouver qu'on est capable, sans hésiter ni soupeser ses avantages. Confrontés à l'incertitude d'un monde du travail nouveau pour eux et aux injonctions des parents, les jeunes se précipitent un peu sur le premier emploi qui passe à leur portée.

On aurait aussi une séquence "engagement par l'expérimentation", illustrée par le cas d'Etienne qui a donné une place de plus en plus importante à son travail lorsque la réussite a renforcé des dispositions initiales plus modestes, dans une suite d'opportunités.

La séquence "usure et désengagement" serait typique des jeunes engagés dans des métiers de "passion", ceux de l'animation par exemple, et qui comme Fleur et Samuel révisent leur investissement personnel à la baisse suite à un sentiment de trop s'y donner.

La séquence "redéploiement des priorités" lors d'une installation en couple ou de la naissance d'un enfant par exemple a été évoquée à propos de Fleur également, de Sidonie, de Nicolas.

La séquence "familiarisation" ou "apprentissage critique du monde du travail" s'apparenterait aux expériences de Rose ou de Jérémie, qui peut à peu connaissent mieux le monde du travail et l'évaluent autrement.

La séquence "désenchantement" renverrait plutôt au cas de Serge, que le travail a déçu progressivement.

La séquence "engrenage infernal de la réussite" pourrait s'appliquer au cas de Julien qui s'est vu emporté dans le tourbillon du "système" commercial et de ses défis permanents.

La séquence "apaisement et déplacement des objectifs" pourrait convenir au cas de Victor qui après un démarrage ambitieux a vite préféré trouver le confort d'un emploi administratif...

D'autres séquences et d'autres exemples sont bien sûr pensables et possibles, d'autres formulations seraient peut-être préférables, nous n'avons voulu ici que donner un aperçu d'un exercice qui nous semble intéressant.

Il est important de concevoir que ces séquences peuvent se superposer. Par exemple, une séquence dans le domaine professionnel peut se dérouler en parallèle avec une autre séquence, différente, dans le domaine affectif. Fleur se désengage du travail au fur et à mesure qu'elle s'engage avec Stéphane. Ces séquences peuvent aussi interagir les unes avec les autres, déborder, se "contaminer" (Grossetti 2005). Fleur fait d'ailleurs explicitement le lien entre ces deux processus, ainsi que Sidonie en parlant de son enfant. Même à l'intérieur du domaine professionnel, on voit certains jeunes poursuivre deux projets à la fois...

Par ailleurs, ces séquences s'articulent de façon complexe dans le temps. Si l'on continue les histoires de ces jeunes, d'autres séquences peuvent suivre, se succéder. Donnons-en un exemple.

Fabienne passe un bac professionnel de couture car elle adore la couture, puis devient vendeuse dans des magasins de vêtements parce qu'elle doit absolument trouver un travail pour aider sa mère financièrement et qu'on lui dit que le travail est rare. Comme beaucoup de jeunes, elle commence donc par la séquence "premier emploi pour l'autonomie".

Fabienne apprécie son travail de vendeuse chez S. et pas chez G., la différence portant sur le contenu du travail, l'intérêt, la diversité, l'autonomie:

"À G., déballer les cartons, mettre les antivols et mettre sur cintres, ils savaient nous le faire faire. Mais ce qu'il y a de plus intéressant dans ce travail-là, c'est la mise en rayons et la conception des rayons, c'est génial à faire parce qu'il y a tout un travail, toute une recherche et tout. Ça, par contre, ils se le réservaient pour eux. Et puis on n'avait pas le droit de faire de vente. Moi, je me rappelle un jour, un petit grand-père qui est venu me voir, et lui tout penaud, il me demande de l'aider à choisir un costume-cravate mais classe, nickel, c'était le mariage de sa petite fille. Je suis restée trois quarts d'heures avec lui pour lui vendre. Il était magnifique, le petit grand-père. Et donc j'ai eu le droit à une engueulade totale après parce qu'ils m'avaient fait comprendre que ce n'était pas mon boulot de faire ça. Mon boulot, c'est de ranger le magasin et de mettre en rayons."

On peut reconnaître là une séquence "désenchantement", comme pour Serge...

En vague 3, la trajectoire de Fabienne a connu une bifurcation importante et elle travaille alors en emploi-jeune dans la police. L'idée lui a été suggérée par un ami de son père. Elle s'en trouve ravie :

V3: "J'apprends plein de choses et je vais en apprendre encore plein, même sur les lois, les droits, plein de choses. (...) Là, vraiment je me suis trouvé le boulot qui me plaît le plus. Vraiment, je peux dire que je m'éclate complètement (...) Nous, déjà, dans le métier, on a la possibilité d'avoir plein de postes différents. Moi, pour l'instant, je suis à la police de proximité. Mais, par contre, on a plein de services différents. J'ai aidé des collègues, ce qu'on appelle la BADR, la brigade accidents, sur leurs dossiers et tout. C'était juste de l'aide, je ne travaillais pas vraiment avec eux..."

On la voit ici valoriser les mêmes critères, quoique dans un autre domaine: l'autonomie, la diversité, l'aide à autrui.

On identifierait ici une séquence "engagement par l'expérimentation", qui ne correspondait pas à un projet mais se trouve de fait révéler des enthousiasmes importants qui donnent une place plus importante au travail.

Mais ensuite Fabienne rencontre un obstacle: à cause d'un problème de genou, elle ne peut être titularisée dans la police. Elle hésite, puis choisit de partir pour un poste d'agent de la sécurité privée dans un supermarché. Ses critères sont alors ceux du salaire et de la sécurité de l'emploi (on lui propose un CDI). Elle n'est donc plus dans le service public qu'elle valorisait tant et ses perspectives se tournent maintenant vers l'intégration et la carrière dans l'entreprise de distribution.

Elle recherche maintenant la stabilité, le confort d'un travail pas trop contraignant, s'engageant peut-être dans une séquence d'"apaisement et déplacement des objectifs".

Le rapport au travail et le sens qu'on lui donne peuvent donc varier. Leurs mouvements ne sont pas pour autant ni totalement désordonnés ni strictement singuliers. Ils sont liés aux expériences, au temps passé dans une situation, aux interactions avec les autres domaines de la vie, aux opportunités, mais aussi aux réussites et échecs précédents, dans un processus d'adaptation, de renforcement ou de redéploiement des ressources et des priorités. Les jeunes peuvent ainsi s'éveiller progressivement à l'intérêt d'une tâche, ou "changer leur fusil d'épaule" en modifiant la force et les termes même de leur engagement. La construction du rapport au travail apparaît bien comme un processus...

Références bibliographiques

Bidart C. (2006) "Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques", *Cahiers internationaux de sociologie*, Trajectoires sociales et bifurcations, n° 120, pp.29-57 (et voir l'ensemble de ce numéro piloté par M. Grossetti et C. Bidart)

Conninck F.(de), Godard F. (1990) Biographies, flux, itinéraires, trajectoires. *Revue Française de Sociologie*, vol.1, n°31, p.23-53

Dubar C., Demazière D. (1997) *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple de récits d'insertion*, Paris, Nathan

Grossetti M. (2005) *Sociologie de l'imprévisible*, Paris, PUF

Longo M.E. (2006a) *Le passé et l'avenir dans le rapport au travail. Une étude sur les parcours professionnels de jeunes Français*, mémoire de master 2 recherche en sociologie, Université de Provence.

Longo M.E. (2006b), *Expérience et projets dans le rapport des jeunes au travail : l'association et la dissociation des ingrédients des parcours socioprofessionnels*, 2^{ème} Congrès de l'Association Française de Sociologie, Bordeaux, France, 5-8 septembre 2006.

Nicole-Drancourt C. (1994) "Mesurer l'insertion professionnelle", *Revue française de sociologie*, n°35, pp.37-68

Annexe

L'enquête longitudinale

"Sociabilité et insertion sociale : Processus d'entrée dans la vie adulte, insertion professionnelle et évolution des réseaux sociaux"

Cette enquête qualitative est menée auprès d'un panel de jeunes vivant à l'origine dans l'agglomération de Caen en Normandie. Nous avons interrogé ces jeunes au seuil d'une étape importante, à savoir le baccalauréat ou la fin d'un stage d'insertion. Nous avons réalisé avec eux des entretiens approfondis.

La population de l'enquête a été sélectionnée sur deux critères : la filière scolaire suivie et le sexe. En 1995, 87 jeunes ont été interrogés une première fois, dont un tiers en classe terminale de la section économique et sociale (bac ES), un tiers en classe de LEP (bac professionnel), et un tiers en stage d'insertion. Filles et garçons ont été répartis par moitié dans chacun des trois groupes. Trois ans après, en 1998, ils ont été à nouveau contactés et 73 d'entre eux ont été réinterrogés. Encore trois ans après en 2001, 66 de ces jeunes ont à nouveau participé à l'enquête. Une quatrième vague d'enquête a été menée en 2004, auprès de 60 de ces jeunes.

En première vague d'enquête, ils avaient entre 17 et 23 ans. Trois ans après, certains poursuivent des études, d'autres travaillent, sont au chômage ou dans d'autres situations encore. Encore trois ans après, ils avancent toujours vers la vie adulte, certains vivent encore chez leurs parents, d'autres seuls ou en couple, certains ont des enfants... A chaque fois, nous les ré-interrogeons là où ils vivent.

La méthode d'enquête combine des questionnaires retraçant leurs trajectoires mois par mois sur des calendriers, en cumulant les informations dans les domaines professionnel, familial, résidentiel, amoureux, associatif... et en repérant l'ensemble des événements importants survenus dans ces trois ans. Leurs réseaux relationnels sont construits à partir de séries de questions posées à propos des divers contextes de vie abordés (études, travail, loisirs, famille, voisinage, etc). Suivent des entretiens qualitatifs approfondis dans lesquels sont longuement discutés les événements et mutations tant relationnels que biographiques.

Nous poursuivons ainsi l'étude des processus d'insertion selon les axes problématiques qui ont défini ce projet de recherche dès ses origines : l'étude des interactions entre les diverses sphères de la vie (travail, famille, couple, résidence, mobilités, loisirs...) dans la construction des trajectoires des jeunes ; l'analyse de leurs réseaux relationnels en tant que facteurs de socialisation ; la prise en compte de la dimension diachronique de leurs avancées vers la vie d'adulte.

Cette enquête a été réalisée par Claire Bidart, Alain Degenne, Daniel Lavenue, Didier Le Gall, Lise Mounier, Anne Pellissier. Elle s'inscrit dans une coopération entre le LEST, le Centre Maurice Halbwachs (ex-LASMAS-IdL) et le CERSE, des laboratoires qui associent le CNRS et des Universités à Aix-en-Provence et à Caen. Elle a été financée par la Délégation Interministérielle à l'Insertion des Jeunes (Ministère de l'Emploi et de la Solidarité), la Délégation Interministérielle à la Ville, le Ministère de la Jeunesse et des Sports, le Ministère de la Culture, le Fonds d'Action Sociale, le Plan Urbain, la DRASS de Basse-Normandie, la DDASS du Calvados, la DRTEFP de Basse-Normandie, la Mairie de Caen, la MRSH de Caen, France Télécom R&D et la CNAF.

Pour en savoir plus: http://www.lest.cnrs.fr/article.php3?id_article=375